

Cabell de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres, New Orleans, La.

Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7h du matin, midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (53, 29, 29, 27).

SOMMAIRE.

- 2me PAGE. Feuilleton. 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. V Actualité, Feuilleton. Comment Alexandre Dumas fut décoré de l'Ordre du Nicham, (raconté par lui-même). 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. L'Œuf de Cheval. La Partie de Whist de l'Empereur. Les Mémoires Mondains. L'Ancre. Qui a inventé le plum pudding. 8me PAGE. Pétiole. Mondanités. Ohifons. Le rôle de la Rose. La Récompense. Cuisine.

Diaz et Madero.

Ces deux hommes sur lesquels, au cours des derniers mois, l'attention du monde entier s'est fixée, ont des fortunes bien différentes dans le moment. Tandis que le premier vient de quitter, à la faveur de l'obscurité, le Mexique, son pays natal où toujours il vécut et où il connaît tous les entretiens du monde, chassé, pour ainsi dire, par son peuple, le second y est salué, acclamé par les foules, s'y promène en triomphateur.

les, heureux, s'il désirait y fixer son domicile.

D'autre part, le noble nous apporte les échos des fêtes qui se donnent dans toutes les villes du Mexique que visite Madero. Le chef des révolutionnaires à la constance et à l'énergie duquel est due la chute de Diaz, a visité le Sud du pays dans le but d'y faire cesser la révolution. Le moyen dont il usait hier encore pour arriver à ses fins, la violence, il le combat aujourd'hui l'obstacle à l'avancement du pays dans la voie du progrès ayant disparu, Madero veut que le Mexique se ressaisisse, se mette à l'œuvre et reprenne sa marche vers des destinées meilleures. La vie est faite de contrastes; tout à tour les ombres et les rayons s'y mêlent. Madero est l'homme du jour; il arrive au pouvoir imbu d'idées nouvelles, animé des intentions les meilleures, décidé à distribuer également la justice entre toutes les classes, ennemi du favoritisme; mais les projets ne sont pas toujours mis à exécution, souvent les circonstances s'y opposent ou rendent nécessaire leur modification. Alors naissent les mécontentements, et de mécontentement à la révolution il n'y a qu'un pas; l'histoire nous en a souvent donné la preuve.

Le radium et la rosée.

L'abbé Kneipp, d'hygiène mémoire, conseillait à ses ouailles de se promener le matin, pieds nus, dans l'herbe humide. Ce traitement, alors tout nouveau, suscita à l'abbé de nombreux détracteurs: comment gagner à cette promenade autre chose que des rhumatismes? Les médecins incrédules n'épargnèrent par au guérisseur leurs dédaigneuses plaisanteries. Or, voici que la science — au moins celle d'aujourd'hui — semble donner raison à l'empirique abbé. L'effet de cette cure est dû au radium. On sait depuis plusieurs années déjà que la radioactivité constitue l'un des principaux éléments thérapeutiques des sources minérales. Le docteur Negro, professeur à l'Université de Bologne, affirme qu'elle se trouve aussi dans la rosée. Pour le démontrer, il pose le soir une plaque de verre sur l'herbe; quand il la relève, à l'aube, toute humide, cette plaque est cheminée... Il y a un piétinement, un bruit de voix; je vis une main avide qui s'allongeait. Immédiatement, je lâchai sur cette main une poignée de mes pièces. Le vieux jeta un cri, la vieille eut une sorte de rire convulsif... Cependant, l'argent conti- nait à pleuvoir et, voulant faire bonne mesure, je versai enfin tout le contenu du sac, environ deux cent cinquante francs... Quand ce fut fait, il y eut un moment de silence, puis le vieux poussa un sanglot terrible, suivi d'un hurlement de joie... Dans l'ombre, je risais de ma farce, je me figurais l'ahurissement des pauvres... Tout à coup, un autre rire frais, jeune, cristallin, se joignit au mien, deux bras souples me saisirent par le col, une face blanche apparut dans la cendre crépusculaire et une bouche délicieuse se pressa contre ma joue. C'était la jeune voisine qui venait remplir le rôle du Dieu juste...

VOL.

Pendant l'absence des personnes de la maison, hier matin, des voleurs ont entré dans la demeure de M. Lucas E. Moore, avenue Louisiane 1104, et en ont emporté des vêtements d'une valeur de \$60.

Comment Alexandre Dumas fut décoré de l'Ordre du Nicham.

(raconté par lui-même)

L'ordre tunisien du Nicham, de si pittoresque actualité en ce moment par les incidents que l'on sait, a été titularisé illustre dans les lettres. Alexandre Dumas a raconté avec verve les circonstances qui lui valurent cette distinction au cours de son voyage en Tunisie à bord du bâtiment mis à sa disposition par le gouvernement de Louis-Philippe. A Tunis, le grand romancier avait été reçu par un fonctionnaire du Consulat de France, M. de Laporte, qui, en l'absence du Consul, avait été reçu par un fonctionnaire improvisé son clerc. Mais laissons la parole à Alexandre Dumas:

Dans la soirée, le bey du camp, qui gouvernait en l'absence de son cousin parti pour la France, fit appeler Laporte. Laporte se rendit à l'invitation. Le bey du camp, selon son habitude, le reçut avec un visage des plus gracieux. La France a tout temps patronné Tunis, et les Français à Tunis sont non seulement en pays allié, mais encore en pays ami.

Après les premiers compliments: — Un bâtiment français est arrivé? demanda le bey. — Oui, Altesse. — Sais-tu son nom? — Le "Véloc". — Il a salué de vingt et un coups de canon. — Et tu lui as rendu son salut? — Certainement, je salue tous jours avec plaisir ton pavillon. Laporte inclina la tête. — Qui portait-il? demanda le bey.

— Un savant français, répondit Laporte. — Un savant? répéta le bey. — Oui, Altesse. Le bey réfléchit un instant. — Mais pourquoi est-il venu? — Je te l'ai dit, pour amener un savant. — Et que vient faire ce savant? — Il vient voir Tunis. — Et il a loué un bâtiment? — Non, c'est le roi mon maître qui le lui a prêté. — Le roi ton maître lui a prêté un de ses vaisseaux? — Oui, Altesse. — Pourquoi faire? — Mais je t'ai dit, pour voir Tunis.

Il était évident que quelque chose demeurait obscur dans l'esprit du bey. Le roi de France prêtant un de ses vaisseaux à un talib, commettait une action inexplicable à l'esprit du bon musulman. — Mais, dit-il enfin, c'est donc un savant très fort que ton savant? — Je le crois bien, répondit en riant Laporte, c'est un savant de la force de deux cent vingt che vaux. — Alors, je veux le voir, amène-le moi. — Quand cela, Altesse? — Demain. — A quelle heure? — A midi.

Laporte avait salué, s'était retiré, et tout courant était venu nous annoncer cette grande nouvelle. Nous avions heureusement conservé nos habits d'uniforme; nous nous mimes en grande tenue, culottes courtes, épée au côté. Le bey y nous recevait au Bardò, sa résidence de fantaisie.

Nous fîmes d'abord présentés à sa garde des sceaux, qui nous attendait dans la première pièce. Il nous fit aussitôt traverser plusieurs chambres, et nous conduisit au bey du camp, qui nous attendait dans ce qu'il appelait pompeusement la chambre française.

Sans doute c'était dans le but de nous faire honneur que le bey nous recevait dans sa chambre préférée, dans celle qu'il regardait comme la plus somptueuse. La chambre française ressemblait comme deux gouttes d'eau à un café de banlieue. La seule partie de l'ameublement dans lequel les habitudes turques eussent prévalu, c'étaient les coussins; la chambre était entourée de sofas, et Son Altesse le bey du camp, accroupi à la turque, paré de tous ses ordres en diamant, nous attendait en fumant.

Cette nouvelle espèce de savant, sans écriture au côté et avec une douzaine de croix et de plaques sur la poitrine, lui parut étrange; je ne crus pas m'apercevoir cependant que notre entrevue eût fait mauvais effet. Il nous salua en mettant la main sur son cœur, me fit asseoir près de lui, et demanda du café et des pipes.

Puis, ayant donné un temps raisonnable à la réflexion, il me demanda d'où je venais. Je lui répondis que je venais d'Espagne. Une fois la glace rompue, les questions se succédèrent. Pendant ce temps, on nous apportait des pipes bourrées de tabac, et du café parfumé à la rose. Cependant la garde des sceaux m'avait adressé la parole à son tour, voyant que le prince était tombé dans des réflexions que lui suggérait sans doute ce que je venais de lui dire, et je répondais de mon mieux, tout en ne perdant pas de vue le bey du camp, lequel avait de son côté entamé une conversation avec Laporte.

Tout à coup je vis son visage s'assombrir et il poussa un soupir qui pouvait passer pour un gémissement. Je le laissai un instant s'abandonner à sa tristesse, puis, profitant d'un moment de silence, et ne devinant pas quel usage avait pu passer dans l'esprit de notre hôte illustre, je demandai ce qu'avait Son Altesse. — Son Altesse est très inquiète, me répondit Laporte. — Et de quoi? — On n'a pas de nouvelles de Son Altesse le bey régnant, parti comme vous le savez pour la France, et comme on a connaissance d'une grande tempête qui vient de bouleverser toute la Méditerranée, on craint qu'il ne lui soit arrivé malheur.

Tout à coup, un éclair me traversa l'esprit. En quittant Alger, j'avais emporté un numéro de "la Presse" arrivé le jour même; en partant le matin pour le Bardò, j'avais pris ce numéro pour le lire en route. Le numéro était resté dans ma poche, mais il me semblait bien que dans le peu de lignes que j'en avais lues il était question du bey de Tunis. Je tirai vivement le numéro de ma poche.

Je jetai les yeux aux nouvelles diverses et je lus celle-ci: "Ce matin le bey de Tunis est arrivé à Paris: Son Altesse, quoique un peu fatigué du voyage, jouit de la meilleure santé." Je passai le journal à Laporte. Le bey du camp m'avait regardé faire; la vivacité de nos mouvements préoccupait toujours les Orientaux, ils ne peuvent rien deviner d'après les gestes; nos gestes vont plus vite que leur pensée. L'après-midi, d'un mouvement rapide il mit le journal sous les yeux du bey du camp, lui montra les deux lignes du doigt, en les lui

traduisant en arabe en même temps. — Est-ce bien vrai? demanda le bey qui ne paraissait pas avoir une confiance absolue dans les journaux. — C'est officiel, dit Laporte. — Et c'est le savant qui avait ce journal? demanda encore le bey. — C'est le savant.

Il se tourna de mon côté, et sa figure prit un air de dignité parfaite. — Puisque tu es un savant, me dit-il, tu dois savoir une chose. — Laquelle, Altesse? demanda-t-il en m'inclinant. — C'est que tout message de bonne nouvelle a droit à une récompense équivalente à la nouvelle qu'il apporte. Ta nouvelle est précieuse, et comme je ne sais rien de plus précieux que l'ordre illustre du Nicham, je t'annonce dès ce moment que mes premières paroles à mon cousin, après avoir salué sa bienvenue, seront pour lui demander de l'accorder cette faveur. Si je pouvais te l'accorder moi-même, je te l'accorderais à l'instant, mais c'est une prérogative du prince régnant. Dis-moi où tu demeures, et si tu tardes seulement d'un mois à rentrer chez toi, tes services en rentrant attacheront à ton cou un gage de ma reconnaissance.

La garde des sceaux me demanda mon adresse que je lui donnai. — Et maintenant, me dit le bey, crois-tu que mon cousin reste longtemps à Paris? — Altesse, lui répondis-je, quand des visiteurs du rang de ton cousin viennent à Paris, Paris, comme Thibers, à cent portes pour les laisser entrer, mais pas une pour les laisser sortir.

Ce compliment était assez oriental, comme on voit. Sans doute le bey du camp ne trouva rien de plus arabe à me dire que ce que je venais de lui dire moi-même. Aussi me salua-t-il gracieusement. Je pris le salut pour un congé, je chargeai notre patron de mettre mes respects aux pieds de Son Altesse, je lâchai d'harmoniser mon geste avec les paroles de mon interprète, et nous sortîmes reconduits jusqu'à la porte par le garde des sceaux.

Pour en finir avec la promesse du bey, hâtons-nous de dire qu'en rentrant chez moi à Paris, rue Joubert, je trouvai en effet, entre les mains de mon secrétaire, le Nicham promis, auquel je sa voue, je n'avais jamais cru et auquel surtout je ne songeais plus.

Les Œuvres françaises d'Amérique.

On lit dans "France-Amérique", sur la signature de M. Gabriel Hanotaux: Combien de groupements et d'individualités, sur le double continent, attachés à leur labeur, ne recevant qu'un écho lointain de nos encouragements et de nos applaudissements. Les Français qui s'intéressent aux choses françaises, présents ou absents, forment une incomparable union de bonnes volontés abolissant les distances et rassemblant les plus nobles enfants de la famille humaine autour d'un foyer unique de concorde, d'harmonie et de civilisation. C'est quelque chose, n'est-ce pas, de sentir qu'au même moment, tant d'intelligences vibrent ensemble et que tant de cœurs battent à l'unisson? Si une telle œuvre peut s'accomplir malgré les obstacles que la nature et l'histoire lui ont si longtemps opposés, n'est-ce pas à la renommée plus que centenaire de relations pacifiques franco-américaines que ce résultat est dû; et ces longues amitiés, par qui sont-elles cultivées et entretenues, — grâce à un idéal commun, — si ce n'est par la présence assidue, de part et d'autre, de ces missions diplomatiques qui sont, par définition, des agences permanentes de pénétration mutuelle et de concorde?

La Doctrine de Monroe et le Pan-Américanisme.

On lit dans "France-Amérique", sur la signature de M. Paul Deschanel: La Constitution américaine a été un compromis, une transaction entre fédéralistes et républicains, entre ceux qui, comme Jefferson, étaient surtout préoccupés de garantir l'unité nationale, et ceux qui, comme Madison, cherchaient à sauvegarder le droit des Etats.

Et remarquons que ce sont ces mêmes hommes, Jefferson, Madison, Adams, ce sont ces mêmes hommes supérieurs qui, bien plus que Monroe, lequel tenait la plume, rédigèrent cette formule de même qu'ils avaient rédigé la Constitution. Je ne connais pas, quant à moi, de plus beau livre, ce devrait être le breviaire des démocrates modernes, que ce "Fédéraliste" où l'on a réuni les écrits de Madison, de Jefferson et d'Adams sur l'élaboration de la Constitution des Etats-Unis et qui contient en quelque sorte tout le fruit et toute la fleur de la sagesse politique anglo-américaine.

Ce sont ces mêmes hommes qui inspirèrent Monroe; c'est le même esprit positif, pratique, la nécessité des choses, le compromis des forces et, comme vous le savez si bien, ce qui doit être l'idéal des peuples, le sentiment de ce qu'ils sont aujourd'hui et de ce qu'ils doivent être, de ce qu'ils veulent être demain, la réalité et l'idéal enfin, c'est cela qui a dicté aux hommes admirables qui avaient les enseignements de Washington et la Constitution des Etats-Unis et, toutes proportions gardées, la formule de Monroe.

FRANCE-AMERIQUE.

Revue mensuelle du Comité France-Amérique.

Siège social, 21, rue Cassette, Paris. V. Gabriel Hanotaux, président de l'Académie française, président; Général Brugère, A. Leroy-Beaulieu, de l'Institut. Vte de Caix, vice-présidents; Vte de Breteuil, trésorier. Le No de Juin contient les discours brillants prononcés au dîner annuel du Comité, offert cette année en l'honneur des Œuvres françaises d'Amérique, par MM Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, président du Comité France-Amérique; le lieutenant-colonel Clément, chef de la mission militaire française au Pérou; le colonel Bourgeois, chef de la mission géodésique de l'Equateur; Son Exc. M. Luis Prera ministre de l'Uruguay; Son Exc. le marquis de Peralta, ministre de Costa-Rica; Son Exc. M. Robert Bacon, ambassadeur des Etats-Unis; Son Exc. M. Cruppi, ministre des affaires étrangères.

Il contient en outre la dernière des conférences si remarquées sur l'Amérique; la Doctrine de Monroe et le Pan-Américanisme, par Paul Deschanel, de l'Académie française et André Tardieu, rédacteur au Bulletin de l'Etranger du "Temps" et plusieurs autres intéressants articles. Cette livraison contient encore des cartes et gravures, des chroniques sur le mouvement économique et politique dans les divers pays d'Amérique, rédigées par les spécialistes les plus compétents, une revue commerciale très remarquable et une revue des périodiques.

FORT ESPAGNOL.

Tous les artistes de vaudeville qui paraissent sur la scène du Fort Espagnol sont de premier ordre et sont applaudis comme ils le méritent. Il en est de même de l'orchestre du professeur de la Fuente qui remporte chaque soir un nouveau succès. Une nouvelle série de vues inédites et très intéressantes est préparée pour le cinématographe.

Le record de la paternité.

Il vient d'être battu par M. Guillaume Goarin, dont le vingtième enfant fut baptisé récemment à Plouézec, une charmante bourgade bretonne voisine de Paimpol. Le secrétaire de la mairie prévoit déjà le temps où il mettra une troisième robe orange au livret de mariage de cet heureux père.

Le général Diaz déplore l'ingratitude du peuple Mexicain.

La Corogne, Espagne, 17 juin. — Abattu au physique et au moral le général Porfirio Diaz, exilé d'une république dont la fondation a été en grande partie son œuvre, a finalement cédé à l'impulsion de se justifier des attaques de ses adversaires.

Dans une déclaration formelle livrée à la presse espagnole, l'ancien président défend son administration et reproche leur ingratitude à ses compatriotes. C'est la première fois depuis que le général Diaz a quitté la présidence du Mexique, qu'il commente publiquement les récents événements qui l'ont forcé à se démettre de ses fonctions.

Le vapeur "Ypiranga" à bord duquel il a fait la traversée est arrivé ce matin à la Corogne et y a fait une escale de plusieurs heures. Le général Diaz n'est pas descendu à terre, mais il a reçu à bord de nombreuses visites, celles entre autres du gouverneur de la Corogne, du commandant du port et du consul du Mexique. Le gouverneur était accompagné de son état major et officiellement salué l'ex-président au nom du gouvernement espagnol. Les visites officielles terminées, le général Diaz a été assailli par une armée de reporters qui ont cherché à l'interviewer. Au premier abord il s'est débarrassé, prétextant son mauvais état de santé, puis finalement après avoir consulté ses amis, il a consenti à faire une déclaration au représentant de l'Agence télégraphique Fabre, pour être communiquée à la presse.

Voici en substance le sens de cette déclaration:

Le général Diaz est profondément attristé par les récents événements au Mexique et par l'ingratitude de ses compatriotes. Il a volontairement fait le sacrifice de ses ambitions personnelles dans l'espoir de ramener le calme dans son pays, prévoyant ce qu'il avait continué à défendre sa cause ses adversaires politiques auraient saisi ce prétexte pour amener une intervention.

L'amertume et le désappointement qu'il a ressentis ont été en quelque sorte mitigés par la chaleureuse manifestation de sympathie qui lui a été faite à son départ de la Vera Cruz. "On a beaucoup parlé d'une dictature militaire; mais est-il possible de définir ainsi un régime qui ne reposait que sur une armée réduite à 14,000 hommes? Le général Diaz en assumant le pouvoir a dû faire face à des conditions requérant une grande énergie, mais plus tard le pays mûri par ses propres expériences a pu se gouverner suivant les méthodes constitutionnelles et il est absurde de parler de dictature.

Le Général Diaz, confiant dans le bon sens du peuple mexicain, supposait que l'agitation disparaîtrait comme elle était venue, mais le peuple oubliant les mérites de son administration, s'est laissé entraîner dans un mouvement révolutionnaire et en dépit des réformes promises n'a été satisfait que par la retraite de son ancien président.

Après sa courte escale de la Corogne, le "Ypiranga" est reparti pour Santander et terminera son voyage au Havre d'où le général Diaz et sa famille se rendront en Suisse pour y faire un séjour prolongé.

Et il déclara d'aller l'attendre à la sortie... Son premier mouvement fut de l'aborder; mais il corrigea son premier mouvement. Une pruderie instinctive fut plus forte que sa curiosité. Et le contenta de le suivre dans le flot des spectateurs qui se répandaient sur les boulevards... Bardevaux descendit jusqu'à la place de la République, puis remonta le boulevard Voltaire, désert à cette heure de nuit... — Bigre! pensa Géo Job qui habitait faubourg Montmartre, voilà qui m'éloigne de mon domicile... Et comme Bardevaux allait s'engager dans une petite rue, aux rares becs de gaz, assez éclairés d'apparence, le clown gémit, non par peur, mais parce que sa curiosité devenait moins vive. Il avait cru pouvoir se renouveler promptement sur le domicile proche de l'ex-bergiste. Et le logis du bonhomme ne semblait pas à proximité... Il avait, à cet instant, l'intention de l'aborder, de lui tirer sa révérence et de lui demander des nouvelles de sa santé, quand un incident assez fâcheux l'en empêcha...

strement pas aperçu le clown, et Géo-Job ne donna plus, à leurs manières, de mauvais coup qu'ils allaient risquer... Géo-Job était d'une bravoure à toute épreuve, d'une force peu commune et d'une agilité merveilleuse... Et les deux bandits avaient à peine esquissé sur Bardevaux le coup classique du père François, qu'avec une rapidité fondroyante il s'était porté au secours du bonhomme... D'un moulinet formidable de sa canne, il asséna sur le crâne de l'un un coup qui sonna dans la nuit et lui fit lâcher prise, cependant que preste il sautait à la gorge du second et le tenait en respect... Bardevaux, étourdi par l'attaque soudaine, eut le temps de se remettre sur la défensive. A la lueur tremblante d'un réverbère, l'ex-bergiste reconnut son sauveur et s'étonna... — Je vous dois mille reconnaissances, Géo-Job... mais, d'où sortez-vous? L'homme assomé, étenda sur le pavé, se releva d'un bond... Et ce fut, au tour de Géo-Job de le reconnaître et de s'excuser... — Décidément, mon rôle est providentiel, une fois de plus! Monsieur Kiki, le Terreur de Ménilmontagne, j'ai l'avantage de vous sauver, à nouveau, exactement de la même manière qu'à notre première entrevue, voilà

six ou huit mois, à Villemomble, au cirque Mège!... Mais, excusez-moi, vous n'êtes vraiment pas fort et, au lieu de me regarder farouchement en ennemi... vous devriez bénir mon intervention, si brutalement elle vous paraît... Sans moi, vous seriez allé en faire de belles!... Et il présenta, d'une façon drolatique... — Bardevaux... une peu votre beau-père! Kiki de Ménilmontagne, approximativement votre genre, papa Bardevaux! Le comique de la scène arracha à Mimile de la Beaubourg, l'associé de Kiki, un franc éclat de rire... — Ben vrai! c'est jouer de guitare, toute la journée! Mais ça, au moins, c'est plus rigolo! Et il pria gentiment le clown de desserrer la terrible étreinte qu'à l'aide de son foulard faisait corde autour du cou Géo-Job maintenait d'une main ferme... — Le Terreur n'en revenait pas!... Il regardait Bardevaux avec des yeux en boules, idiots et éfarés... Il s'excoûta gauchement... — Est-ce que je pouvais savoir! Et naïvement il insista... — Si monsieur veut voir sa demoiselle... Elle nous attend au bar de la Popinot... Le bonhomme eut une dénégation indignée... Mimile intervint... — Vous n'avez rien à craindre,

pas plus que le clown rouge!... Vous êtes sous notre protection, désormais!... C'est sacré, ces choses-là, vous savez! On a du courage, que je vous dise! Kiki protestait plus mollement de ses sentiments nouveaux... Géo-Job, amusé de la proposition, dit à Bardevaux: — C'est une occasion imprévue... Profitez-en!... Kiki, sornole, lui tendit la main... — Vous, le clown, vous êtes un rude type... C'est lui, la guerre, hein? Vous seriez un poteau que ce serait pas mieux! Et Madelon sera peut-être pas fâchée de vous revoir... Sans défiance, indifférent aux assurances meilleures du bandit, Géo-Job, machinalement, serra la main que l'autre lui offrait... — Seul, Mimile de la Beaubourg avait deviné l'intention du chef, va son geste, son autre main fouillant dans la poche de gauche, y cherchant le couteau à cran d'arrêt... Et une révolte sourde gronda tout à coup en lui... — Devant ces deux hommes qu'il venait de déolarer sacrés, la traîtrise de Kiki lui fit voir rouge!... Il y a chez ces pires bandits, à certaines minutes, un retour de sentiment, une perversion naturelle qui change tous leurs instincts?... Ce fut cette minute brève que vécut Mimile... Il venait de déclarer franchement

rité personnelle lui revenant... — Un coup de main, je vous en prie... C'est pas trop vous demander... Dans cinq minutes on sera au canal... Honnêt et va-t-en voir s'il vient! Et il eut la mimique expressive de balancer le corps, pour un plongeon définitif... Bardevaux, les cheveux dressés de terreur se défendit... — Faites votre ouvrage, vous-même... Ce n'est pas aux honnêtes gens de se mêler de vos affaires! — Aux honnêtes gens! s'étonna Mimile!... On vous salue la mise et c'est comme ça que vous me remerciez! Le clown rouge, envisageant froidement la situation, ordonna... — Aidez-moi, Bardevaux... — Non! se rebiffa le bonhomme... Vous m'avez sauvé la vie, Géo-Job, mais... — Mais, continua le clown, en le regardant fixement... Je peux vous la sauver, à nouveau, si vous le savez bien!... Bardevaux essaya de se défendre encore... Géo-Job insinua: — Tenez! vous me rappelez la sensibilité de Dominique Desnoyers, l'intendant du château des Lousbach!... — La reconnaissance, Bardevaux sentit sa résistance faiblir... — Je n'avais rien tué des trois, le corps de Kiki, Mimile par les épaules, le clown et l'abergiste

par les jambes... Et, dans les petites rues transversales, ils déambulèrent, gagnant lentement le qual de Valmy... Bardevaux saut à grosses gouttes... — Quelle besogne! fit-il sourdement... — Dame! répliqua Mimile... c'est peut-être l'habitude qui vous manque! Le clown rouge eut un sourire... Bardevaux, d'un clin d'œil entre les cils, surprit ce sourire... Et il eut froid dans les moelles.

IV
TROIS VISITES MATINALES, SUITE D'UNE QUATRIEME
Géo-Job n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Toute son attention tendue vers les événements de la veille, dans un canotier nouveau, il s'interrogeait et se demandait si, vraiment, il se trouverait de force à l'atter à nouveau, contre les forces mauvaises qui l'enserraient de toutes parts. Il avait eu jaqué, l'admirable sang-froid que la situation commandait; il avait en la confiance de rester maître, impassible et indifférent, depuis l'horrible tragédie qui s'était déroulée, au château de Lousbach, le printemps dernier, pour ôber au vain de Dominique Desnoyers! La suite à dimanche prochain.